

UNE NOUVELLE DÉCOUVERTE D'AB

MÉCANIQUE ORBITALE

QUE PORTENT-ILS À L'INTÉRIEUR DE LEURS
COMBINAISONS SPATIALES ?



MAXWELL VOSS

Mécanique orbitale par Maxwell Voss

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Mécanique orbitale

Auteur : Maxwell Voss

Éditeurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

Samantha était sur le quai de Valles Marineris depuis onze semaines avant d'admettre que la douleur qu'elle ressentait presque tous les soirs n'avait que très peu à voir avec le mal du pays.

Elle s'attendait au mal du pays. Tout le monde l'en avait avertie, avec cette douce et légèrement blasée façon dont les anciens officiers mettent en garde les jeunes mutés contre des choses qu'ils ne ressentaient plus eux-mêmes depuis longtemps. L'étrangeté d'un ciel qui ne semblait jamais tout à fait normal, la claustrophobie sourde des couloirs pressurisés, la solitude particulière d'une rotation de deux ans sur une plateforme qui abritait quarante personnes et qui, la plupart du temps, semblait bien moins nombreuse. Elle s'était préparée à tout cela, avait même fait ses valises en conséquence, comme on emporte une veste supplémentaire pour les intempéries annoncées, et avait éprouvé une fierté secrète lorsque le premier mois s'était écoulé et que rien de tout cela ne l'avait frappée avec l'intensité qu'on lui avait prédite.

Ce à quoi elle ne s'attendait pas, et pour lequel elle n'avait pas de nom, c'était cette sensation particulière qui l'envahissait presque tous les soirs, vers la neuvième ou la dixième semaine, après une journée complète en combinaison spatiale, lorsqu'elle l'enlevait dans la salle de repos et restait un instant debout, dans l'épaisse couche peu glamour qu'elle portait en dessous. Elle sentait alors quelque chose dans sa poitrine s'apaiser comme elle ne l'avait pas fait depuis très longtemps. C'était une couche, bien sûr, mais une simple couche blanche, fonctionnelle, comme celles que portaient toutes les autres.

Le travail en combinaison spatiale était, objectivement parlant, sans intérêt particulier. La plateforme Valles Marineris assurait le traitement de l'atmosphère et l'étude des minéraux depuis un ensemble d'habitats répartis le long du rebord nord du canyon. Le roulement de Samantha l'amenait à effectuer des sorties extravéhiculaires (EVA) trois, voire quatre jours par semaine, pour

réaliser des diagnostics sur les systèmes de traitement et la maintenance minutieuse et lente qui permettait à quarante personnes de respirer un air qui n'avait pas existé, sous une forme utilisable, sur cette planète depuis des milliards d'années. Un quart de travail durait six heures, parfois huit, et la combinaison spatiale, lourde, autonome, conçue pour un corps qui ne serait autorisé à en sortir qu'en cas d'urgence absolue, intégrait, dans sa conception, le même fait que toutes les combinaisons EVA de longue durée intégraient depuis les débuts du travail orbital : la personne à l'intérieur aurait, à un moment ou un autre de ces six ou huit heures, voire plus, besoin d'un endroit pour évacuer les déchets de son corps.

Le vêtement fourni était efficace et totalement dépourvu de charme : une sous-combinaison hautement absorbante que chaque employé certifié EVA de la plateforme portait, comme une simple formalité, un élément indispensable à son travail. Dans la plupart des esprits, elle était reléguée au même rang que les épurateurs d'oxygène et le système de régulation thermique de la combinaison, un équipement parmi d'autres qui rendait le travail possible. Samantha en avait porté une version similaire lors de sa formation de certification sur Terre, brièvement, cliniquement, sans rien ressentir d'autre qu'un léger soulagement pratique : un problème résolu avant même qu'il ne se pose. En embarquant pour Valles Marineris, elle s'attendait à ce que sa relation avec ce vêtement reste exactement la même : fonctionnelle, banale, une simple formalité, rien de plus. Mais cela restait une couche, et rien ne pouvait la convaincre du contraire.

Il avait fallu environ six semaines pour que cette attente s'effondre.

Après coup, elle ne put désigner un seul moment où cela avait changé. C'était arrivé insidieusement, comme la plupart des vérités qui s'insinuent dans sa vie, par la répétition plutôt que par un

événement. Six heures en combinaison spatiale devinrent huit, une partie tout à fait banale de sa semaine, jusqu'à ce qu'un soir, lors de sa septième semaine sur la plateforme, seule dans son petit logement personnel, alors qu'elle retirait sa combinaison après un long quart sur le réseau numéro quatre, elle s'était surprise à hésiter avant de l'enlever complètement. Elle était restée assise, pendant une minute entière, au bord de son étroit lit, ressentant simplement le poids épais et familier de la combinaison, avant de se forcer à finir de se déshabiller et de se dire, d'un ton sec, qu'elle était fatiguée, et que la fatigue faisait remarquer aux gens des choses étranges sur leur propre corps, des choses qui ne signifiaient absolument rien.

Elle avait cru à cette explication pendant encore deux semaines peut-être.

Ce qui a finalement tout déclenché, ce n'était pas une prise de conscience soudaine, mais un souvenir, surgi sans prévenir et avec une clarté saisissante un soir de sa neuvième semaine, alors qu'elle était assise sur son lit superposé, exactement dans la même position qu'auparavant, sa couche encore en place, sans se presser de l'enlever. Elle avait de nouveau sept ans, soudainement et complètement, dans la petite chambre du fond d'une maison mitoyenne à la périphérie d'une ville dont elle n'avait pas repensé avec autant de détails sensoriels depuis plus de dix ans. Elle se souvenait du motif précis du papier peint, des roses fanées sur fond crème, de la lumière si particulière du matin filtrant à travers des rideaux qui ne fermaient jamais complètement. Elle se souvenait des mains de sa mère, vives et posées, attachant les attaches d'une couche avec la même compétence banale qu'elle mettait à préparer les déjeuners scolaires ou à payer la facture d'électricité, sans plus d'émotion pour cette tâche que pour chacune d'elles, et Samantha, petite, somnolente et totalement indifférente, allongée là, laissant faire, parce que c'était mardi, ou mercredi, ou n'importe quel matin ordinaire d'une semaine ordinaire dans une enfance où cela avait

été, pendant les onze premières années de sa vie, exactement aussi banal que pour sa mère.

Le souvenir était revenu sans prévenir, avec une force bien supérieure à ce que son contenu laissait présager. Samantha était assise sur sa couchette, sur le quai de Valles Marineris, à vingt-quatre ans et à quatre cents millions de kilomètres de cette cabine isolée, et s'était surprise à pleurer, sans vraiment le vouloir, non pas de tristesse, pas exactement, même si quelque chose proche du chagrin s'y mêlait, mais sous l'effet de l'intensité soudaine et bouleversante de ressentir quelque chose qu'elle s'était juré, pendant treize ans, ne plus jamais ressentir.

Au lendemain de cette soirée, elle n'avait pas immédiatement compris quoi faire de cette découverte. Elle comprenait, vaguement, que l'épaisse couche de la combinaison spatiale avait accompli quelque chose que les couches jetables de son adolescence n'avaient jamais réussi à faire. Elle avait rétabli, par la simple répétition physique, une sensation que son corps n'avait apparemment jamais cessé d'associer à la sécurité, malgré les affirmations contraires de son esprit d'adulte. Elle comprit, avec un malaise plus grand, que cela signifiait que toute la structure soigneusement construite de son moi adulte, compétent, serein et parfaitement équilibré, avait reposé, tout ce temps, sur des fondations qu'elle n'avait jamais vraiment fini d'examiner.

Bien sûr, elle avait longtemps souffert d'énurésie nocturne. Ce n'était pas une nouveauté ; elle avait simplement passé beaucoup de temps à classer cette information dans la catégorie « *terminé* », aux côtés d'autres faits anodins de son enfance. Des allergies disparues, une crise d'asthme résolue à l'adolescence, une peur des chiens qui s'était estompée vers l'âge de neuf ans. Elle avait fait pipi au lit toutes les nuits, aussi loin qu'elle s'en souvienne, jusqu'à ses seize ans environ, et sa mère, pendant les onze premières années, avait géré la situation avec le même pragmatisme efficace et détaché

qu'elle déployait pour tout le reste dans une maison où, par nécessité, le pragmatisme primait sur les sentiments. Elle avait quatre enfants, un mari qui travaillait de longues heures dans un centre de maintenance en périphérie de la ville, et peu de temps et d'énergie émotionnelle à consacrer à un simple fait corporel.

Samantha avait aimé ça, enfant, d'une manière simple et naturelle, comme seuls les enfants aiment ce qui les rassure. Elle aimait la routine, le fait que chaque matin, quoi qu'il se soit passé la veille, les mains de sa mère apparaissaient, fermes et rassurantes, et réglaient le petit détail de la nuit humide avant que la journée ne commence. Elle aimait, même si à sept, huit ou neuf ans, elle n'avait pas les mots pour le décrire ainsi, cette sensation particulière d'être soignée sans que cela ne demande le moindre effort de sa part. Elle n'avait rien à faire pour la mériter, ni à la demander, ni à être assez sage pour y avoir droit. Cela arrivait tout simplement, comme le soleil se lève, et c'était, dans une famille peu encline aux démonstrations d'affection, la preuve la plus tangible qu'elle avait que quelqu'un veillait sur elle.

Elle avait commencé à ressentir quelque chose de différent vers onze ou douze ans, de cette façon banale et anodine dont les choses de l'enfance commencent à paraître différentes lorsqu'un enfant remarque, pour la première fois, que les autres enfants ne les partagent pas. Elle se souvenait précisément de la conversation qui avait tout déclenché, lors d'une soirée pyjama, à onze ans : la question perplexe, mais bienveillante, d'une amie à propos de la couche que Samantha avait emportée sans réfléchir, et la prise de conscience soudaine et vertigineuse que cette chose qu'elle n'avait jamais trouvée étrange l'était en réalité pour presque tous ceux qu'elle connaissait. Elle avait dit à son amie que c'était pour un problème médical, un souci de vessie, et son amie l'avait acceptée sans un mot de plus. Samantha était rentrée chez elle après cette soirée pyjama en ayant appris, en l'espace d'une soirée, à la fois un

mensonge utile et une vérité nouvelle et véritablement douloureuse sur elle-même, et elle avait passé les années suivantes à faire tout ce qu'une enfant de douze ans débrouillarde et gênée pouvait faire pour combler le fossé entre les deux.

Le remariage de sa mère, alors que Samantha avait quatorze ans, était survenu presque exactement au moment où ce fossé était devenu, selon ses propres termes, presque insupportable. L'arrivée de Gerald dans la maison, raisonnable, patient et convaincu de son bon sens, avait mis fin à toute cette histoire avec une rapidité et une radicalité telles qu'à quinze ans, elle se retrouvait pratiquement sans savoir gérer ses besoins nocturnes autrement que par une terreur absolue. Elle avait cessé de faire pipi au lit un mois après qu'on lui ait enlevé les couches, non pas parce que son corps avait enfin, comme par magie, rattrapé celui des autres, mais parce qu'elle s'était entraînée, au terme de plusieurs semaines vraiment pénibles de sommeil interrompu, de matins froids et humides et de la crainte particulière de la voix douce et déçue de Gerald, à se réveiller avant que cela n'arrive.

Depuis, elle s'était raconté une histoire à ce sujet, une histoire à laquelle elle avait fini par croire avec une conviction profonde. Les couches n'étaient qu'une habitude d'enfance dont elle avait mis un peu plus de temps que la plupart à se défaire ; grandir, aussi désagréable que cela puisse paraître, était finalement juste et nécessaire ; et les sentiments résiduels qu'elle conservait à ce sujet n'étaient rien de plus qu'une nostalgie ordinaire, légèrement embarrassante, pas plus importante que les sentiments complexes que chacun peut éprouver pour n'importe quel autre souvenir d'enfance.

Assise sur sa couchette sur le quai de Valles Marineris à vingt-quatre ans, la couche mouillée encore attachée, les larmes séchant sur son visage, elle comprit, pour ce qui lui semblait être la

première fois en treize ans, que cette histoire n'avait jamais été entièrement vraie.

Dans les semaines qui suivirent, elle ne fit rien de spectaculaire suite à cette découverte. Ce n'était pas une crise, se répétait-elle. Cela ne nécessitait pas de réaction d'urgence. Elle continua ses quarts de travail, ses sorties extravéhiculaires, et demeura, aux yeux des trente-neuf autres personnes présentes sur la plateforme, la même ingénieure compétente, appréciée et tout à fait ordinaire qu'elle avait été depuis son premier jour à bord.

Ce qu'elle faisait, en secret, le soir, c'était s'autoriser, avec prudence et après une longue introspection, à simplement accueillir cette sensation plutôt que de la corriger immédiatement. Elle commença, sans vraiment le décider, à rester un peu plus longtemps dans sa couchette mouillée après chaque quart que ce qu'exigeait l'hygiène, assise sur sa couchette dans le calme de sa cabine, se laissant observer, sans jugement, ce que cela faisait d'être ainsi enveloppée, bien au chaud, et de se sentir pleinement comprise. Finalement, elle se forçait à se lever, à prendre une douche et à redevenir, pour le reste de la soirée, celle qu'elle était, qui dînait au mess et discutait avec ses collègues des rendements de production et des pannes de matériel.

C'est un soir comme celui-ci, peut-être trois semaines après que le souvenir des mains de sa mère lui soit apparu soudainement, que le reste est venu la rattraper. Non pas progressivement cette fois, mais d'un coup, comme un souffle retenu qui se relâche enfin.

Elle pensait distraitement à rien de particulier lorsque son esprit fit surgir, avec la même clarté saisissante que le souvenir précédent, l'image d'un petit lapin en peluche qu'elle avait possédé jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, usé par l'affection, une oreille amincie à force d'être mordillée pendant son sommeil, et que sa mère lui avait finalement suggéré, avec douceur, de ranger maintenant qu'elle grandissait. Elle l'avait rangé. Assise sur sa

couchette, le souvenir, vif et douloureux, lui pesait sur la poitrine depuis au moins quinze ans.

Elle pensa ensuite, spontanément, avec une nouvelle vague de cette même sensation vertigineuse, à une tétine. Elle lui avait appartenu, conservée jusqu'à un âge qu'elle, désormais adulte, avait un peu honte de chiffrer, auquel elle avait cédé non pas parce qu'elle avait cessé de la désirer, mais parce que sa mère, un après-midi ordinaire, parmi les occupations quotidiennes liées à l'éducation de ses quatre enfants, avait simplement décidé que trop c'était trop et la lui avait prise d'un geste brusque, sans aucune négociation. Elle se souvenait, avec une intensité qui la surprit, du réconfort particulier qu'elle lui procurait. Non seulement la sensation physique, mais tout le sentiment qui l'accompagnait d'être encore assez petite pour que ce réconfort soit simple, qu'elle n'ait pas encore à gérer sa propre détresse grâce à la machinerie complexe du raisonnement, de la perspective et de la nécessité de *continuer à vivre*, qu'elle puisse simplement désirer quelque chose et trouver du réconfort dans cette chose, et que cela était, à cet âge-là, parfaitement suffisant.

Et puis, enfin, le souvenir le plus troublant, car il n'était pas empreint de la douce distance de la nostalgie, mais plutôt d'un désir authentique et présent, lui revint en mémoire, brutalement, physiquement, de son propre berceau. Il avait été démonté et donné avant même qu'elle soit assez grande pour se souvenir précisément de l'avoir utilisé ; elle ne le connaissait plus qu'à travers une simple photo que sa mère conservait dans un vieil album, où l'on voyait Samantha, peut-être âgée de deux ans, debout près de la barrière, une main tendue vers celui ou celle qui tenait l'appareil photo, une expression de confiance pure et simple sur son petit visage rond. Une expression que Samantha, à vingt-quatre ans, se surprit à vouloir ressentir à nouveau, avec une intensité qui l'effrayait bien plus que la couche elle-même.

Ce soir-là, elle resta longtemps assise avec tout cela, sa couche encore mouillée, l'air recyclé du quai bourdonnant légèrement à travers les aérations. Elle comprit, avec une clarté qu'elle n'avait jamais réussi à atteindre en treize ans d'évitement, que la couche n'avait jamais été la totalité de son histoire. Elle n'avait été que la porte. Derrière elle se cachait toute l'histoire de son enfance, non pas parce que cette enfance s'était achevée, ou avait grandi correctement, ou s'était résolue comme les choses de l'enfance sont censées se résoudre, mais parce que son entourage avait décidé, en son nom et sans trop se soucier de ce qu'elle ressentait réellement, qu'elle devait en finir avec tout cela. Depuis, elle avait passé treize ans à bâtir sa vie d'adulte sur ces fondations inachevées, sans jamais se retourner pour vérifier si elles avaient réellement pris forme.

Elle n'en parla à personne sur le quai. Ce n'était pas, se disait-elle, de la lâcheté, mais du simple pragmatisme. Valles Marineris était un petit poste soudé, quarante personnes qui mangeaient et travaillaient ensemble et qui, quelques semaines après leur arrivée, connaissaient déjà la plupart des détails de la vie des uns et des autres. Samantha ne pouvait imaginer que ce fait précis puisse survivre intact à une telle proximité. Elle le garda donc pour elle, le limitant à une heure ou deux de calme chaque soir, lorsqu'elle s'autorisait, avec précaution, à simplement l'accueillir. Elle gardait la couche un peu plus longtemps que nécessaire, laissant les souvenirs remonter à la surface plutôt que de les refouler aussitôt. Parfois, le soir, dans l'intimité de sa chambre, elle s'autorisait à serrer une veste roulée contre elle comme elle aurait pu autrefois tenir un lapin en peluche, et se sentait, ce faisant, bien moins ridicule qu'elle ne l'avait cru.

Plus d'une fois durant ces mois, elle songea à ce que signifierait aller plus loin, acquérir concrètement les objets qu'elle désirait, au lieu de simplement se contenter de ce désir. La faible

allocation personnelle de la plateforme et le calendrier de réapprovisionnement limité rendaient toute commande élaborée pratiquement impossible. Il n'existait aucun moyen discret de commander une peluche ou un doudou par le biais des canaux qui consignaient chaque demande sur la liste de bord à laquelle quarante personnes avaient accès. Et Samantha, malgré l'intensité croissante de son désir, n'était pas encore prête à risquer la vulnérabilité que quiconque soit au courant. Elle se contenta donc de petits substituts personnels. Une écharpe douce, usée par le temps, qu'elle avait commencé à garder pliée sur son oreiller et qu'elle tenait parfois, dans l'intimité de la nuit, comme elle imaginait avoir tenu autrefois un objet plus doux et plus adapté à cet usage. Une vieille habitude, ravivée presque inconsciemment, de fredonner dans les dernières minutes avant de s'endormir, un fragment de berceuse dont elle ne connaissait pas l'origine, mais qui lui revenait, au moment opportun, avec la même clarté inattendue que tout le reste cette saison-là.

Elle éprouvait parfois une étrange forme de solitude, non pas le mal du pays ordinaire auquel on l'avait prévenue, mais quelque chose de bien plus particulier : la solitude de désirer des soins spécifiques qu'elle n'avait aucune chance raisonnable de trouver, sur une plateforme de recherche à quatre cents millions de kilomètres de toute personne susceptible de les comprendre. Elle était entourée de trente-neuf adultes compétents et capables qui, elle en était presque certaine, accueilleraient le contenu de ses soirées avec une réaction allant d'une perplexité polie à une véritable inquiétude.

Dans ses moments de lucidité, elle se demandait si le reste de sa vie ne serait pas simplement ainsi : un espace intime et soigneusement délimité, où ses sentiments n'étaient assouvis qu'en secret, gérés plutôt qu'apaisés, en perpétuelle contradiction avec l'image de femme compétente et accomplie qu'elle projetait à tous

ceux qui croyaient la connaître. À vingt-quatre ans, elle n'avait pas de meilleure réponse et elle acceptait, du mieux qu'elle pouvait, l'idée que les choses seraient désormais ainsi.

Et puis elle réalisa que, même si elle ne pourrait jamais avoir de tétine, d'ours en peluche ou quoi que ce soit de ce genre, elle pourrait avoir des couches. Il y avait énormément de couches blanches unies, car beaucoup de gens en portaient sous leurs combinaisons spatiales, comme elle. Elle pourrait donc en porter une la nuit et apprécier son confort, et, éveillée, la mouiller, se remémorant ainsi ses années, pas si lointaines, d'énurésie.

Et c'est ce qu'elle fit.

Il lui suffisait de prendre une couche de rechange après son service de garde et, après avoir enlevé celle qui était mouillée et pris une douche, de se remettre une couche confortable. Elle retrouvait ces sensations familières, et une semaine seulement après avoir porté des couches de nuit, elle se réveilla un matin à sa grande surprise : sa couche était bien plus mouillée qu'au moment de s'endormir.

Elle faisait de nouveau pipi au lit la nuit. Par accident. Comme un enfant. Comme un bébé.

Partageant la crainte et l'espoir de voir réapparaître l'énurésie, il ne fallut que quelques semaines pour que cela devienne quotidien. Et elle se surprit à éprouver une satisfaction presque béate, comme si c'était un retour à sa véritable place. On l'avait terrorisée pour qu'elle arrête de faire pipi au lit, et maintenant elle urinait de nouveau, comme si elle ne l'avait jamais vraiment cessé.

Sa rotation sur le Valles Marineris s'acheva, dans le cours normal des choses, un an et onze mois après son début, par une commission de mutation qui examina son dossier, le trouva, comme prévu, impeccable, et lui offrit, parmi plusieurs options, un poste sur l'un des croiseurs d'entretien supraluminiques de longue portée de la flotte, le genre d'affectation qui signifiait des semaines

d'hibernation forcée entre de courtes périodes de travail intense, une affectation dont elle soupçonnait que la plupart des candidats à la mutation pesaient soigneusement le pour et le contre avant d'accepter, compte tenu de ses inconvénients évidents.

Samantha accepta l'offre le lendemain même, avec un empressement qu'elle ne comprit pas pleinement sur le moment et qu'elle ne saisirait vraiment que bien plus tard, après une rencontre fortuite avec le pilote du vaisseau et une longue série de conversations à voix basse qui lui permirent d'y voir plus clair. Une partie d'elle, encore marquée par les affaires inachevées de cette chambre à l'arrière, de ce lapin en peluche et de cette photo d'une petite fille de deux ans, confiante, tendant la main depuis son berceau, avait entendu parler *de semaines d'inconscience forcée et de courtes périodes de travail ponctuées de longs moments de solitude, presque sans personne d'autre éveillée*. Elle reconnut, sans pouvoir vraiment l'expliquer, que c'était peut-être le premier espace véritablement privé qu'on lui offrait depuis ses onze ans.

Elle rangea soigneusement l'écharpe usée parmi ses quelques effets personnels, la glissant au fond d'un sac de voyage où une inspection de routine ne la considérerait que comme un simple objet sentimental, et n'examina pas de trop près, en montant à bord du transport qui la conduirait finalement à la station Kessler et au croiseur *Ellipse*, pourquoi ses mains tremblaient légèrement, animées d'un sentiment qui ressemblait bien plus à de l'espoir qu'à la nervosité ordinaire d'une nouvelle affectation.

En montant à bord de ce transport, elle ignorait ce qui l'attendait à l'autre bout du passage. Un couloir, une femme en robe rose, un ours en peluche sous le bras, et le lent et délicat déploiement de tout ce qu'elle avait appris à désirer pendant deux ans sur Mars, sans savoir encore comment elle pourrait un jour l'obtenir. Elle savait seulement que quelque chose en elle, silencieux et patient, bien plus âgé que vingt-six ans, attendait toujours, comme il attendait

depuis ses quinze ans, lorsqu'elle s'était réveillée pour la première fois dans un lit vide et inconnu, attendant que des mains reviennent et remettent de l'ordre dans cette nuit si particulière.

Elle n'aurait plus longtemps à attendre. Mais elle l'ignorait encore, et aussi, durant le long voyage jusqu'à Kessler, elle resta assise, retournant entre ses mains l'écharpe usée et se demandant, avec cette douleur particulière d'une question qu'elle ne s'était jamais autorisée à poser à voix haute, à quoi ressemblerait réellement le reste de sa vie, si jamais elle trouvait le courage de cesser de contrôler ses désirs et de se laisser enfin être simplement elle-même.

Samantha faisait de nouveau pipi au lit, et ce fait lui fit sourire, car elle savait que la couche qu'elle portait toutes les nuits était réellement nécessaire et non un simple gadget.

Et elle se demandait à quoi ressemblerait son nouveau poste , où elle ne serait peut-être qu'une ingénieure de plus devenue dépendante des couches, comme cela était arrivé à quelques autres personnes qui avaient porté des couches pendant 8 heures d'affilée dans leurs combinaisons spatiales.

Elle était enthousiasmée par les possibilités.

La fin

NOTE : Cette histoire est également une préquelle au roman de Maxwell Voss : Space Baby.